

Le roi qui savait des contes

Aurélien Boivin

Number 33, March 1979

Félix Leclerc

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, A. (1979). Le roi qui savait des contes. *Québec français*, (33), 42–42.

le roi qui savait des contes

C'était pour vous dire, les enfants, qu'il y avait une fois un vrai roi, à la tête blanche et à la voix d'or, qui habitait dans une île merveilleuse. Une grande île, presque à l'étendue d'un pays, qu'il aimait encore plus depuis qu'il avait appris d'un gardien de vieux papiers qu'un ancêtre l'avait défrichée, il y a bien longtemps. Mais ce roi, qui aimait beaucoup voyager, s'en était allé dans des pays lointains où on l'avait applaudi, car il savait chanter les beautés de son pays et parler simplement au monde. Puis, un jour, il s'était tellement ennuyé qu'il était revenu dans son île où il avait finalement décidé de bâtir maison. Non pas un château comme il en existait plusieurs dans les vieux pays qu'il avait parcourus en grattant une vieille guitare, un pied posé sur une chaise, mais une grande maison à l'image de celle de ses ancêtres, surplombant, du haut de la falaise, le fleuve majestueux, où il coulerait des jours heureux en compagnie de la reine, son épouse, et des petits princes, ses enfants.

Or, ce roi qui savait, par expérience, faire chanter les mots et fabriquer des images, était très hospitalier et aimait, le soir, au coin du feu, raconter aux princes, ses enfants, et à leurs petits amis rassemblés autour de lui, des histoires qu'il avait inventées, il y a bien des années, avant même de parcourir le monde et de devenir roi de son île. Des histoires remplies d'amour, de paix, de fraternité universelle, capables de rendre les hommes meilleurs ou, du moins, de les faire réfléchir.

Le voleur de bois

Ce soir-là, — c'était un soir de décembre, — des hommes d'une autre ville, qui avaient traversé le grand pont conduisant dans l'île pour venir interroger le roi, avaient dû prolonger leur visite. Une poudrière, aussi soudaine que violente, avait bloqué l'unique route du royaume. Pendant que, au dehors, le vent sifflait dans les sapins, les bouleaux et les épinettes, les voyageurs s'étaient joints aux enfants

rassemblés autour du roi qui leur avait promis de fouiller dans ses souvenirs. Et, une fois confortablement installé dans une grande chaise qu'un artisan du royaume avait sculptée dans le chêne du pays pour son seigneur, il leur avait dit, au coin du feu, l'histoire du «Voleur de bois».

C'était décembre. Décembre, le mois des bourrasques, apportant le père Noël et son sac rempli de jouets, de surprises, de rubans et de souhaits; apportant aussi le père Hiver et son sac plein de maladies, de rafales, de froidures et de tristesses.

Le silence s'était fait, l'atmosphère était créée, la métamorphose s'était opérée. L'univers du rêve!... Abel Moisson habitait avec son fils malade une cabane de pauvres, à l'orée de la forêt, loin des hommes du village qui les avaient jugés, puis rejetés, comme des bons à rien. Ce soir-là, le père avait transporté son fils dans une grande maison où un homme vêtu de blanc l'avait gardé pour le guérir. Entre chien et loup, le pauvre homme était sorti dans le vent glacial, avait attelé ses chiens à un traîneau délabré et, comme à tous les soirs, depuis l'arrivée de l'hiver, il s'était transformé en voleur de bois pour ne pas mourir de faim. Malgré le froid, un homme l'avait suivi dans la nuit et lui avait ordonné, à grands cris, de vider son traîneau. Traqué, honteux, le voleur, en termes simples mais justes, s'en était alors pris à la société qui, avouait-il, ne lui avait donné aucune chance, qui l'avait réduit à voler du bois pour survivre. Il aurait pu, certes, être utile à la communauté de son village si on lui avait appris autre chose que la misère, la honte et le désespoir. Abel Moisson l'illettré, le raté, le sale, parla longtemps, assez longtemps pour toucher Tancrede Labrise, qui l'avait écouté silencieusement, ou presque. Le riche habitant avait enfin compris le malheur du voleur de bois. Alors, il l'avait aimé, comme un frère, comme un voisin. Transformé parce qu'on l'avait enfin écouté, Abel Moisson s'en était allé au chevet de son fils qui reposait dans de beaux draps blancs pour la première

fois de sa vie. Et il avait souri, en cette nuit de Noël, à la vue de son garçon à qui il était fier d'annoncer qu'il avait, lui aussi, dans sa pauvreté, choisi l'Amour et non la Haine. Abel Moisson savait qu'il était redevenu un homme.

Dans l'étable

Les enfants, qui avaient écouté en silence l'histoire du voleur de bois, si bien racontée par le roi à la voix douce qui savait dire l'Amour entre les hommes, l'avaient prié de creuser encore dans sa mémoire. Le seigneur de l'île, comme tout conteur qui connaît bien son métier d'inventeur de mots et de créateur d'images, s'était fait tirer l'oreille et avait fini par leur raconter «Dans l'étable», l'histoire de Tigre, roi du derby, qui, en constatant sa déchéance, avait voulu en imposer aux autres animaux de la ferme où il venait tout juste d'arriver. Le lendemain, il avait refusé d'aider le Barbu à tirer le traîneau. Blessé dans son orgueil après avoir été battu par son maître, il avait voulu crier sa révolte. Mais le Barbu, pour le calmer et le consoler, lui avait raconté l'histoire du Noir dont il avait pris la place. Et le Tigre, fier de son prédécesseur, avait compris que «ceux qui faisaient bien la vie quotidienne participaient au plus grand derby». L'enseignement de son compagnon avait porté des fruits: le Noir était remplacé.

Emporté par ses souvenirs, le roi avait raconté bien d'autres histoires dans lesquelles les animaux de la forêt et de la ferme jouaient souvent les premiers rôles. Il voulait, ce roi très humain, mieux faire entendre aux hommes, ses semblables, son message d'amour, de paix, de fraternité, de charité mutuelle. C'étaient des contes où la nature, omniprésente, belle comme le pays, témoignait de l'existence d'un maître en qui il croyait, comme un fils en son père. Les nombreux contes de son vaste et riche répertoire prouvaient que le roi-conteur était le chantre des beautés de son pays et de la pitié des hommes, surtout des malheureux, des défavorisés, des faibles.

Les enfants dormaient depuis longtemps déjà quand les visiteurs s'en étaient allés au petit matin vers la ville perdue dans le lointain, de l'autre côté du grand fleuve, en gardant de cette île le goût de revenir souvent en faire le tour. Ils viendraient y chanter une chanson du roi à tête blanche de sage:

Tu m'as donné le pont de l'île,
Les goélands et la marée.

Aurélien BOIVIN